

## **TEXTES A TRADUIRE EN ITALIEN POUR L'ÉPREUVE ORALE DU 22.05.2015**

Les étudiants choisiront, parmi les textes suivants, les textes qu'ils présenteront, traduits en italien, au premier appel d'examen et à envoyer au professeur le 20 mai 2015 (si possible). À l'oral, on leur demandera de commenter, en motivant leurs choix (et notamment, les transpositions opérées).

Les textes pouvant être de tailles différentes, les étudiants feront leurs choix de manière à avoir au moins un texte informatif/argumentatif et un texte littéraire. Aussi, en considération du fait que, pour ce premier appel, les étudiants ne disposent que d'une petite semaine, ils pourront se limiter à deux des extraits proposés ci-dessous, comptant cependant une moyenne d'au moins 1200 signes par texte (espaces exclus) pour un total d'au moins 2400 signes. Libres, bien sûr, de présenter plus de textes/signes.

Le nombre de signes à prendre en considération est celui des textes dans la langue de départ.

En ce qui concerne les textes dont il existe une traduction italienne, les sources ne seront révélées qu'à la fin de l'épreuve orale.

N.B. : Les textes informatifs/argumentatifs peuvent avoir été remaniés (simplifiés) pour les exigences de l'épreuve.

## Textes informatifs/argumentatifs

### Extrait n.1

#### **Michel Fingerhut : Auschwitz - Birkenau - Majdanek 1998**

Quelques semaines avant le voyage à Auschwitz, Birkenau, Majdanek et Varsovie, organisé par l'Amicale des déportés d'Auschwitz et des camps de Haute-Silésie à l'intention de professeurs d'histoire-géographie et de bibliothécaires, un collègue, contraint de se désister, m'a proposé de prendre sa place. Jusqu'alors, je n'avais jamais voulu partir en Pologne. Pour des raisons personnelles: la plupart des membres de ma famille paternelle y avait été exterminée avec des millions d'autres victimes, cette terre me paraissait imbibée de leur sang, et je ne voulais pas y poser le pied.

Pourtant, au moment où cette proposition m'a été faite, j'ai compris [...] que j'allais répondre par l'affirmative. Pour des raisons personnelles, d'abord: c'était le lieu -- Auschwitz ou ailleurs (Belzec, probablement), mais Auschwitz comme lieu symbolique -- de leur supplice, et puisqu'ils n'avaient pas de tombe, c'était là que je pouvais me recueillir, comme je le fais sur la tombe de mes parents ; je voulais honorer la mémoire des disparus de façon plus concrète que par le seul souvenir. Je pourrais maintenant le faire par cette visite.

Pour une autre raison aussi. Il y a près de quinze ans, une campagne négationniste a éclaté dans la petite ville universitaire américaine où j'étudiais alors (Ithaca, dans l'État de New York). Radio, télévision, journaux, conférences publiques... Cela a été pour moi un choc. Je connaissais la Shoah : tout le monde autour de moi -- famille, amis -- avait été touché, marqué, tatoué, endeuillé. Je voyais à la télévision et dans les journaux des personnes comme Felderer, Faurisson, von der Heide et d'autres nier les souffrances et exterminations de millions de victimes juives. Ils accompagnaient leur négation de remarques ironiques et d'accusations antisémites allant du meurtre rituel à l'invention de la Shoah aux fins de récupération financière et de domination du monde. Cela m'était insupportable. [...]

Env.1680 signes / 300 mots environ in *Après Auschwitz* n° 269 (décembre 1998) © Amicale des déportés d'Auschwitz et des camps de Haute-Silésie 1998.

## Extrait n.2

### À propos des manuscrits des membres du *Sonderkommando* de Birkenau

Parmi les rares textes rédigés par les déportés à l'intérieur du camp d'Auschwitz, les manuscrits, qui ont été retrouvés après la guerre, des membres du *Sonderkommando* constituent un corpus homogène, un *unicum* dans la littérature du témoignage sur l'extermination juive.

Enterrés autour des crématoires, ces textes sont sortis au grand jour durant les mois qui ont suivi la libération du camp. Ils ont paru initialement en Pologne, dans des revues spécialisées, et c'est seulement à partir de 1970 qu'ils ont été réunis en un seul volume et édités sous la direction du musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, d'abord en polonais, puis en allemand [...] et en anglais. Le lecteur français a pu avoir également connaissance de ces manuscrits grâce à l'étude que l'historien Ber Mark a consacrée à la résistance juive à Auschwitz qui fut traduite sous le titre : *Des voix dans la nuit. La résistance juive à Auschwitz-Birkenau* [...].

Même si ces textes sont connus depuis des dizaines d'années, leur diffusion demeure néanmoins limitée et n'a toutefois pas encore atteint une grande part des non-spécialistes. Cet état de fait devrait nous amener à réfléchir sur la difficulté pour trouver une écoute que rencontre encore de nos jours la question complexe de la collaboration forcée des Juifs à leur propre extermination.

Or, la richesse des écrits des Juifs polonais Zalmen Gradowski, Zalmen Lewenthal et Lejb Langfus – immatriculés au camp de concentration d'Auschwitz en décembre 1942 et sélectionnés ensuite pour travailler au sein du *Sonderkommando* [...] leur confère une importance capitale.

1380 signes / env.250 mots

## Textes littéraires

### Extrait n.1

Je ne l'aurais jamais cru, mais le fait est là : à l'évidence, un mode de vie ordonné, une certaine exemplarité, je dirais même une certaine vertu, ne sont nulle part aussi importants qu'en détention, justement. Il suffit de jeter un coup d'œil dans les environs du *Block I*, là où habitent les vieux détenus. Le triangle jaune sur leur poitrine dit l'essentiel à leur sujet, et la lettre L qui y est inscrite indique incidemment qu'ils viennent de la lointaine Lettonie, précisément de la ville de Riga - ai-je appris. On peut voir parmi eux ces êtres bizarres qui m'avaient un peu étonné au début. Vus d'une certaine distance, c'étaient des vieillards extrêmement âgés, la tête enfoncée dans les épaules, le nez saillant, leurs loques crasseuses pendant sur leurs épaules relevées, et même durant les jours d'été les plus chauds, ils faisaient penser à des corbeaux transis de froid en hiver. Par chacun de leurs pas raides et trébuchants, ils semblaient demander : finalement, un tel effort en vaut-il la peine ? Ces points d'interrogation ambulants - car tant par leur aspect extérieur que par leur taille, je ne saurais les caractériser autrement - sont connus au camp de concentration sous le nom de "musulmans", comme je l'ai appris. Bandi Citrom m'a mis tout de suite en garde contre eux : "Il suffit de les regarder pour perdre l'envie de vivre", considérait-il, et il y avait du vrai dans ce qu'il disait, comme je m'en suis rendu compte avec le temps, même s'il fallait pour cela encore beaucoup d'autres choses.

Environ 1260 signes/ 260 mots.

### Extrait n.2

1934

En juin, je reçus l'ordre de me rendre à S. avec mon escadron pour participer à une revue de cavaliers SS. Le défilé, dans les rues décorées de drapeaux et de croix gammées, se déroula, conformément au plan, dans un ordre magnifique, et au milieu de l'enthousiasme exemplaire de la population. Himmler, après nous avoir minutieusement inspectés, fit un discours qui produisit sur moi une impression profonde. À vrai dire, les idées qu'il exposa m'étaient, comme à tout SS, depuis longtemps familières. Mais les entendre, en cette fête solennelle, de la bouche même du Reichsführer, m'apparut comme une confirmation éclatante de leur vérité.

Le Reichsführer rappela d'abord les mois difficiles qui avaient précédé, pour les SS et le Parti, la prise de pouvoir, alors que « les gens nous tournaient le dos et que beaucoup des nôtres connaissaient la prison ». mais grâce à Dieu, le Mouvement et les SS avaient dominé l'épreuve. Et maintenant, la volonté de l'Allemagne nous avait donné la victoire.

Cette victoire, affirma solennellement le Reichsführer, ne changerait rien, et ne devait rien changer, à l'état d'esprit du Corps noir. Les SS resteraient dans les jours ensoleillés ce qu'ils avaient été pendant l'orage : des soldats que l'honneur seul inspirait. De tout temps, ajouta-t-il, et depuis l'époque reculée des Chevaliers teutoniques, l'honneur avait été considéré comme l'idéal suprême du soldat. Mais on savait mal alors ce qu'était l'honneur. Et dans la pratique, les soldats éprouvaient souvent des difficultés à choisir, entre plusieurs voies, celle qui leur paraissait la plus honorable.

Environ 1350 signes/ 250 mots.

### **Extrait n.3**

Je décidai de partir. Si du jour au lendemain j'avais pu partir pour Auschwitz, je l'aurais fait. Mais pour obtenir un visa, cela durait des semaines. Je me rendis donc au Struthof, en Alsace. C'était le camp de concentration le plus proche. Je n'en avais encore jamais vu aucun. Je voulais exorciser les clichés par la réalité.

J'ai fait de l'auto-stop et je me souviens avoir été pris par un camionneur qui vidait une bouteille de bière après l'autre, et par un conducteur de Mercedes qui conduisait avec des gants blancs. De l'autre côté de Strasbourg, j'eus de la chance ; la voiture allait à Schirmeck, une petite ville non loin du Struthof.

Quand j'eus dit au conducteur où j'allais exactement, il se tut. Je jetai un regard de son côté, mais je ne pus lire sur son visage pourquoi il avait soudain mis fin à une conversation animée. Il était d'âge moyen et maigre de visage, sa tempe droite portait une tache rouge sombre, tache de naissance ou cicatrice de brûlure, et ses cheveux noirs et raides étaient soigneusement peignés avec une raie. Il regardait la route avec attention.

Devant nous, les Vosges s'abaissaient en collines basses. Entre des vignobles, nous entrons dans une vallée qui s'ouvrait largement et montait en pente douce. Sur les coteaux de part et d'autre, c'était de la forêt mixte, avec parfois une carrière, une usine à toit en shed, une vieille maison de repos, une grande villa à tourelles entre de grands arbres. Tantôt à gauche, tantôt à droite, une voie de chemin de fer nous accompagnait.

Environ 1260 signes / 260 mots

### **Extrait n.4**

Rien ne se passe jamais comme on croit. Et d'ailleurs on ne sait pas ce qu'on croit. Même avec Louise, ça n'a pas été ce que je croyais – ce moment d'une insoutenable perfection. [...]

C'est comme ça que nous l'avons ratée, la scène du retour. Pas ratée exactement : mais elle aurait dû être autrement, être autre chose. Et c'était déjà trop tard. La vie se refaisait, se reformait, la vie petite et soucieuse de toujours. Tout se remettait en place. Je reprenais ma place. J'enfilais ma veste civile, mon vieux pantalon. Ils sont faits à moi, ils collent bien à tous mes gestes. « J'en ai eu du mal avec les mites » disait Louise.

Parce que votre existence a été éventrée, retournée par l'événement, vous imaginez vaguement que vous aviez droit à du neuf, que vous alliez repartir à zéro. Pas du tout, ça se recolle, ça se retape, c'est comme avant. On ne part pas, on continue. On recommence. On remet ça. On remet sa vieille veste, on remet sa vieille vie. La vie se remet à couler dans ses vieilles petites rigoles. Comme s'il n'y avait rien eu. On a retrouvé sa place, ma place de passant parmi les passants, ma place d'homme dans la rue, d'homme dans le métro. Nous sommes des hommes et des hommes à couler comme ça, dans des couloirs. À couler le long des murs, le long des barrières, et tout est tracé d'avance, les portillons s'ouvrent et se referment, on n'a qu'à se laisser couler. On est des globules de cette espèce de sang qui coule dans le corps des villes. J'ai retrouvé ma place de globule. Et quelquefois ça se coagule, ça forme un petit caillot. Ça se rassemble dans une salle à manger qui sent la vieille femme et le vieux chien.

Environ 1340 signes / 300 mots

## Extrait n.5

Si l'été de 1941 commençait à se dresser comme une muraille autour de R. et de L., il se déroulait sous forme d'écriture et de peinture pour Max V.

Dans ses pires moments de solitude au fond de son sous-sol, les mots s'accumulaient peu à peu autour de lui. Les visions se mirent à pleuvoir et, de temps à autre, elles lui échappaient des mains.

Il avait ce qu'il appelait sa petite ration d'outils :

Un livre peint.

Une poignée de crayons.

Des idées plein la tête.

Et il les assemblait comme un simple puzzle.

Au départ, il avait eu l'intention d'écrire sa propre histoire.

Il avait décidé de coucher sur le papier ce qui lui était arrivé – les événements qui l'avaient conduit dans un sous-sol de la rue Himmel –, mais le résultat fut tout autre. L'exil de Max donna naissance à quelque chose de complètement différent, des pensées qui lui traversaient l'esprit et qu'il choisit de retenir, car elles sonnaient *juste*. Elles étaient plus réelles que les lettres qu'il écrivait à sa famille et à son ami W. K., en sachant pertinemment qu'il ne pouvait les envoyer. L'une après l'autre, les pages profanées de *Mein Kampf* devenaient une série de croquis, qui résumaient à ses yeux les faits à l'origine de son changement de vie.

Certains prenaient quelques minutes. D'autres des heures. Il résolut de donner à L. le livre une fois achevé, lorsqu'elle aurait l'âge de le lire et, espérait-il, que toute cette absurdité aurait pris fin.

Dès l'instant où il posa son crayon sur la première page peinte, il garda le livre en permanence auprès de lui. Parfois, il dormait avec.

Une après-midi, après ses pompes et ses abdominaux, il s'endormit, assis contre le mur du sous-sol. Quand elle descendit, L. découvrit le livre posé près de lui, en appui sur sa cuisse, et elle ne put résister à la curiosité. Elle se pencha et le ramassa, pensant que M. allait se réveiller. Mais il ne bougea pas. Elle entendait à peine le bruit léger de son souffle, tandis qu'elle ouvrait le livre et regardait quelques pages au hasard...

Environ 1650 signes / 350 mots